

Spinoza, *TTP* **Séance 1 – Introduction**

Le *TTP* ne peut pas se lire comme un ouvrage purement théorique : la conjoncture historique y est omniprésente. Le texte s'inscrit dans une actualité brûlante.

Aussi partirons-nous d'un rappel du contexte d'écriture afin de percevoir la portée et les enjeux du texte et de mieux comprendre la problématisation des notions d'individu et de communauté qui est à l'œuvre dans la pensée de Spinoza.

I. Les Provinces-Unies : entre idéal et tensions

Le texte du *TTP* s'ouvre et se ferme sur l'éloge de la république dans laquelle vit Spinoza :

→ à la p. 48 : Sp. souligne le bonheur de vivre dans un État où « tous tiennent la liberté pour le plus cher et le plus doux des biens »

→ aux pages p. 203-204, on trouve un vibrant hommage à la ville d'Amsterdam, présentée comme l'exemple même de la tolérance, de la « concorde », de la liberté.

Pourtant, ce dernier hommage est ambigu : y retentit également une mise en garde, une exhortation à résister aux controverses, aux scissions, à la servitude (cf. p. 204-205). Comment expliquer cette ambivalence, cette tension ?

1. Le « siècle d'or » néerlandais

Le XVII^e siècle a été appelée rétrospectivement le « Siècle d'or » des Provinces-Unies. Le pays connaît en effet un âge d'or économique : en raison des migrations dues aux persécutions religieuses en Europe (protestants français, juifs espagnols ou portugais), nouvelles compétences et capitaux affluent vers le pays. C'est une période de prospérité qui voit la naissance des grandes innovations du capitalisme modernes.

Mais cet âge d'or est aussi politique.

- La république des Provinces-Unies

Les Provinces-Unies sont un État récent. Les Pays-Bas appartenaient en effet à l'empire espagnol des Habsbourg (« Pays-Bas espagnol »). À partir de 1565 et de la « révolte de gueux », ces Pays-Bas espagnols se soulèvent, révoltés contre l'autorité du roi d'Espagne, contre l'oppression espagnole.

Ce nouveau pays sera donc confronté au problème de la constitution d'un véritable État-nation. Ce sera une république (par opposition à un régime monarchique)¹, l'une des premières d'Europe.

Mise au point lexicale :

Nation = communauté humaine rassemblée par l'Histoire sur un territoire.

État = instrument politique et juridique que la nation se donne pour décider et vivre en paix.

¹ *République* : « Organisation politique d'un État où le pouvoir est non héréditaire, partagé et exercé par les représentants (généralement élus) d'une partie ou de la totalité de la population ».

- La « Vraie Liberté »

Dans la république des Provinces-Unies, on trouve deux groupes dirigeants rivaux :
→ la **famille princière d'Orange-Nassau**, traditionnellement investie du commandement militaire et de la fonction exécutive de « stathouder ». Ce sont les chefs de file de l'aristocratie militaire, qui cherchent à acheminer les Provinces-Unies vers le régime monarchique.
→ le **groupe des « Régents »**, issus de la riche bourgeoisie urbaine et commerçante. Ils détiennent l'administration des villes et la gestion des finances publiques. Ces dernières sont confiées à des « pensionnaires » provinciaux et à un « Grand Pensionnaire ». Les Régents sont favorables à une direction politique libérale.

En 1650, au lendemain de l'indépendance définitive à l'égard de l'Espagne, le Grand Pensionnaire Jan de Witt fait abolir le stathouderat, qui représentait selon lui une menace contre l'administration civile. La République des Provinces-Unies s'est ainsi passée de stathouder de 1650 à 1672. C'est durant cette période, appelée « la Vraie liberté », que Spinoza écrit et fait publier son *TTP* (1670).

- La tolérance religieuse

La lutte pour l'indépendance face à l'Espagne a contribué à unir les différentes communautés formant la population, à faire taire les querelles entre les différentes confessions religieuses. En effet, si la religion dominante est le protestantisme réformé, on trouve également aux Provinces-Unies d'autres mouvements protestants, des catholiques, des juifs fuyant l'Inquisition catholique.

Les Pays-Bas deviennent l'État le plus tolérant d'Europe, où règne une liberté de culte unique. Le pays parvient ainsi à établir une forme de « concorde » dans la diversité.

2. Une crise majeure

Pourtant, la **préface** du *TTP* est marquée par tonalité sombre. Une forte tension y est sensible. Lorsqu'il expose les « causes qui [l']ont poussé à écrire » (p. 49 *sq.*), Spinoza évoque ainsi la dégénérescence de la religion en superstition, la guerre civile ouverte ou latente, la manipulation des passions du peuple par les tenants du pouvoir.

Qu'a-t-il exactement en tête ? Pourquoi prendre la peine de défendre la liberté de conscience dans un pays qui passe pour le plus tolérant d'Europe ?

Derrière les craintes exprimées par Spinoza, il y a la rivalité politique dont nous avons déjà parlé entre le parti monarchiste et la bourgeoisie des Régents. Or, cette crise politique a convergé avec des dissensions religieuses au sein du calvinisme réformé. Spinoza évoque ainsi au chapitre XX la « controverse des Remontrants et des Contre-Remontrants » (p. 204). Cette scission religieuse (le philosophe parle de « schisme »² à la même page) va surdéterminer les antagonismes politiques et sociaux.

- Les « Contre-Remontrants »

Ces calvinistes orthodoxes défendent la thèse d'une double obéissance du chrétien : aux magistrats ou au prince dans le domaine matériel, à l'Église dans le domaine spirituel. L'Église

² *Schisme* : « Acte par lequel un groupe de personnes appartenant à une confession religieuse se sépare de celle-ci et reconnaît une autorité spirituelle différente ».

est donc totalement autonome par rapport à l'État, et le prince n'a un droit à être obéi que s'il est un « prince chrétien », soucieux de protéger son peuple des hérésies en les réprimant³.

Or, par calcul, les princes d'Orange se font les protecteurs du calvinisme orthodoxe ; et les Contre-Remontrants choisissent de soutenir la tendance monarchiste.

Notons que ce mouvement suscite de fortes aspirations populaires (cf. dénonciation de l'opulence des Régents et de leur mainmise sur la chose publique), ce qui explique que Spinoza évoque la question de la manipulation des masses populaire dans sa préface.

- Les « Remontrants »

Cette tendance ouvre au contraire la voie à une conception « laïque » des rapports entre État et Église. Or, par tradition et par conviction, la bourgeoisie des Régents est proche des Remontrants. Tous s'accordent sur deux points : la tolérance, condition de la paix sociale et religieuse et donc de l'unité nationale ; le primat du pouvoir civil sur l'organisation des Églises (cf. **séance 6**).

Il y a ainsi convergence de la crise politique et de la crise religieuse. On comprend dès lors que s'impose à Spinoza le problème crucial des rapports entre Église et État – c'est-à-dire de la question « théologico-politique ».

→ Dans cette situation mouvante, complexe, comment situer Spinoza et sa pensée ?

II. L'individu Spinoza et sa pensée

Spinoza eut donc à penser et à réagir à une situation de crise aux graves conséquences politiques, intellectuelles, morales. Et il l'a fait d'une manière singulière.

1. L'affirmation de sa liberté de philosopher

La « liberté de philosopher » est une notion essentielle, au cœur du *TTP* et présente explicitement dans son sous-titre. Cette expression désigne tout à la fois la liberté de penser, d'exprimer ses pensées et de les enseigner.

Cette liberté, Spinoza l'a mise en œuvre toute sa vie. Et pour cela, il a suscité l'incompréhension et le rejet des différentes communautés religieuses des Provinces-Unies.

- La mise au ban des communautés religieuses

Cf. édition GF, Présentation, p. 8 : vous trouvez à cette page l'énumération des condamnations prononcées par les autorités juives, protestantes et catholiques contre Spinoza, considéré par toutes comme un impie, un athée, un blasphémateur.

Il faut notamment retenir que Spinoza a été mis au ban de la communauté religieuse à laquelle il appartenait par la naissance. Né dans la communauté juive « portugaise » d'Amsterdam, il en est en effet exclu en 1656, à 23 ans. Il est alors frappé par un *hérem*, terme que l'on peut traduire par excommunication (c'est-à-dire littéralement une exclusion de la communauté). Il s'agit de la forme la plus sévère d'exclusion de la communauté juive.

³ Ce peuple qu'il faut garder des hérésies, c'est le peuple de Dieu, décrit comme un nouvel Israël. Il faudra avoir ce discours en tête lorsque nous aborderons l'analyse que fait Spinoza de l'État d'Israël historique, du régime de la théocratie (cf. **séance 4**).

À travers ce *hérem*, Spinoza est banni et maudit pour cause d'hérésie, de façon particulièrement violente et, chose rare, définitive (à vie) :

« À l'aide du jugement des saints et des anges, nous excluons, chassons, maudissons et exécrons Baruch de Spinoza avec le consentement de toute la sainte communauté en présence de nos saints livres et des six cent treize commandements qui y sont enfermés. Nous formulons ce hérem comme Josué le formula à l'encontre de Jéricho. Nous le maudissons comme Élie maudit les enfants et avec toutes les malédictions que l'on trouve dans la Loi. Qu'il soit maudit le jour, qu'il soit maudit la nuit ; qu'il soit maudit pendant son sommeil et pendant qu'il veille. Qu'il soit maudit à son entrée et qu'il soit maudit à sa sortie. Veuille l'Éternel ne jamais lui pardonner. Veuille l'Éternel allumer contre cet homme toute Sa colère et déverser sur lui tous les maux mentionnés dans le livre de la Loi : que son nom soit effacé dans ce monde et à tout jamais et qu'il plaise à Dieu de le séparer de toutes les tribus d'Israël en l'affligeant de toutes les malédictions que contient la Loi. Et vous qui restez attachés à l'Éternel, votre Dieu, qu'Il vous conserve en vie. »

Il s'agit là d'une véritable mise à mort symbolique qui n'est pas sans rappeler l'exclusion d'Ellen Olenska par la haute société new-yorkaise chez **Wharton** : « C'était ainsi dans ce vieux New York, où l'on donnait la mort sans effusion de sang » (chap. 33, p. 300).

- La proximité avec la bourgeoisie républicaine

Après cette « excommunication », Spinoza est accueilli dans les milieux éclairés de la petite bourgeoisie protestante. C'est là qu'on trouvera le cercle de ses amis et de disciples.

Certains paieront de leur vie cette proximité avec Spinoza. C'est le cas de son ami Adriaan Koerbagh, auteur d'ouvrages jugés blasphématoires, inspirés par la pensée de Spinoza : arrêté, condamné, il meurt après un an de travaux forcés (cf. chapitre XX, p. 201). Bouleversé, Spinoza interrompt alors l'écriture de *L'Éthique* pour publier le *TTP*. La mort d'Adriaan Koerbagh plane ainsi sur le texte du *TTP*, notamment sur son chap. XX comme nous aurons l'occasion de le voir.

Simultanément, d'autres relations amènent Spinoza dans le voisinage immédiat du pouvoir des Régents.

Or, le philosophe sent bien, notamment à partir de 1660, que ce pouvoir est menacé par le parti d'Orange. L'agitation populaire, de plus en plus forte, aboutit en 1672 à une émeute durant laquelle le Grand Pensionnaire Jan de Witt et son frère sont lynchés, dépecés par la foule. Le stathoudérat est restauré avec des pouvoirs étendus : c'est la fin de la « Vraie Liberté ».

Ces agissements de la foule suscite l'horreur de Spinoza qui dénonce ceux qu'il qualifie de « derniers des barbares » dans un texte qu'il veut placarder dans toute la ville de La Haye – ce qu'un ami l'empêche de faire, pour ne pas qu'il subisse le même sort que les frères de Witt.

→ On comprend dès lors que le *TTP* puisse apparaître comme un manifeste républicain.

2. Le *TTP*, un « manifeste philosophique et politique » en faveur de la liberté philosophique

Le *TTP* est le premier des grands ouvrages de la maturité philosophique de Spinoza. Et il constitue la première intervention publique du philosophe dans les domaines de la religion et de la politique.

Le contexte d'écriture que nous venons d'évoquer (notamment la mort d'Adriaan Koerbagh) en explique la teneur et la tonalité. Spinoza écrit le *TTP* habité par un sentiment d'urgence : l'enjeu du texte est de conjurer la crise que Spinoza sent prête à éclater. Mais comment y parvenir ?

- Un livre de combat

Le *TTP* est un texte polémique. Spinoza est tout à fait conscient des risques que lui fait courir ce *Tractatus* ; c'est pourquoi il le publie anonymement, sous un faux nom d'imprimeur et un faux lieu d'impression, afin d'éviter les poursuites (cf. p. 39).

Spinoza sait en effet que son texte sera perçu comme subversif. Pourtant, son objectif n'est pas de renverser l'ordre établi, mais au contraire de penser les conditions de la paix civile, de l'unité de la communauté politique, de la pérennité de l'État.

Cela explique que Spinoza, dans la préface, souligne « l'importance et l'utilité de son objet » (p. 59). Et qu'il affirme, au début et à la fin de son *Tractatus*, que son ouvrage ne représente pas un danger pour sa patrie (cf. p. 61 et 208).

Or, le *TTP* sera rapidement interdit, puis officiellement condamné en 1674 par les États de Hollande. La réception de l'œuvre est ainsi marquée par une violente polémique. Pourquoi ?

- La teneur du *TTP*

Même si nous n'avons au programme que cinq chapitres du traité, il est important de connaître et de comprendre l'ensemble de la démarche philosophique qui s'y déploie.

Cf. préface, p. 54-59 : Spinoza expose le plan de son ouvrage (un plan extrêmement rigoureux).

On y comprend que le traité est structuré en deux parties (cf. p. 57 : « je passe à la deuxième partie du sujet). Ces deux pans de l'argumentation apparaissent également dans le titre développé du *Tractatus* :

« contenant plusieurs dissertations où l'on montre que la liberté de philosopher non seulement peut être accordée sans dommage pour la piété et pour la paix de la République, mais aussi qu'on ne peut la supprimer sans supprimer en même temps la paix de la République et la piété. »

= la piété c'est-à-dire la religion / la paix de la République c'est-à-dire la politique (cf. « Traité théologico-politique »). Le troisième terme du problème apparaît également dans ce titre : la « liberté de philosopher ».

→ dans cet ouvrage, Spinoza repense les relations entre théologie, politique et philosophie.

Première partie : chap. I à XV

Spinoza y élabore une nouvelle méthode d'interprétation des Écritures sacrées : il prône une étude critique qui coupe court au discours de pouvoir des théologiens.

Le philosophe montre ainsi que l'Écriture ne s'oppose pas à la liberté de penser : « l'Écriture laisse la raison absolument libre » (p. 55) « liberté donnée à tous par la loi divine » (p. 57). Chacun doit raisonner par lui-même en ce domaine.

Cela le conduit à séparer radicalement la théologie et la philosophie, leur mélange étant selon lui désastreux. Il affirme notamment que la philosophie ne doit pas être la « servante » de la théologie (p. 60).

= cette première partie aboutit à « la libération des opinions individuelles en matière de foi, pourvu que ces opinions tendent effectivement à l'amour du prochain » (Balibar, *Spinoza et la politique*).

Deuxième partie : chap. XVI à XX

Spinoza y explore la relation entre religion et politique. Dans le titre du *TTP*, le trait d'union entre théologique et politique indique en fait le nœud d'un problème.

→ quelle relation entre ces deux instances permettra de fournir une solution à ce problème ?

Spinoza, dans ces chapitres, défend l'affranchissement de la politique par rapport à la religion : il affirme la suprématie du pouvoir politique et la nécessaire subordination du pouvoir religieux, qui doit être organisé par l'État.

Mais l'État n'a par contre ni la capacité ni la légitimité de gouverner les opinions de ses sujets. Cette analyse du fait politique est donc le fondement d'une réflexion sur la liberté de philosopher des individus dans l'État :

« Nous avons donc ici à nous demander dans quelle mesure précise cette liberté peut et doit être concédée sans danger pour la paix de l'État et le droit du souverain ; c'est là, suivant l'avertissement donné au début du chapitre XVI, mon objet principal » (XX, p. 192)

= cette deuxième partie aboutit à « la libération des opinions individuelles au regard de l'État, pourvu qu'elles restent compatibles avec sa sécurité » (Balibar, *ibid.*).

→ Sp. entend démontrer, dans la partie du *Tractatus* qui nous intéresse :

- que la souveraineté absolue de l'État et la liberté des individus sont compatibles (malgré une contradiction apparente que nous aurons à explorer)

- mais aussi, thèse plus forte, que la liberté de philosopher des individus est indispensable à la communauté politique, qu'elle est nécessaire à la puissance, à la sécurité, à la préservation de l'État. Cette gradation est du reste sensible dans le titre développé du traité : « non seulement... mais aussi... ».

III. La problématisation spinozienne des notions d'individu et de communauté

Cette dimension de la pensée de Spinoza n'est pas exposée de façon explicite dans le *TTP*. Elle est bien plus nette dans *L'Éthique* et le *Traité politique*. Il est néanmoins essentiel de la connaître pour parvenir à mieux comprendre comment le philosophe envisage l'individu et de la communauté dans l'œuvre qui est proposée à notre étude.

1. Extension maximale des notions de communauté et d'individu

On pourrait dire que, pour Spinoza, tout individu est une communauté et toute communauté un individu. Parler d'individu et de communauté revient en fait à se situer à une certaine échelle, à un certain degré de composition ou de décomposition.

- Composition de l'individu

Spinoza définit l'individu comme « une composition de corps unis selon une loi déterminée » (*Éthique*). Une telle définition introduit la notion de multiplicité au sein même de l'individu, en s'écartant apparemment de la définition étymologique du terme (cf. notre introduction générale en I.1. *L'in-dividu* est étymologiquement « ce qui ne peut être divisé » : *a-tomos*, en grec). Chaque individu est composé, c'est à dire formé de plusieurs corps moins complexes qui entretiennent des relations.

Ex. du corps humain, composé d'organes. Or ces organes sont des individus puisqu'ils sont eux-mêmes composés de cellules, qui sont elles-mêmes des individus composés d'atomes.

Ainsi, l'individu humain est lui-même une communauté, composée d'éléments moins complexes. Un terme exprime cette idée dans le *TTP* : celui de « **complexion** », récurrent dans le texte. Ce terme, choisi par le traducteur, vient du latin *complexio* qui signifie « assemblage, union d'éléments ». Or Spinoza ne cesse de répéter que chaque individu humain a sa « complexion propre » (p. 48, 58, 191...), différente de la « complexion d'autrui » (p. 57). Chaque individu est un assemblage unique.

Or cette idée est très importante pour notre réflexion de l'année. Parler comme le fait Spinoza de la « diversité des complexions » (p. 90), c'est affirmer l'irréductible diversité des individus humains – de leurs sentiments, de leurs opinions, de leurs croyances.

« [...] puisque les hommes ont des complexions différentes et que l'un se satisfait mieux de telles opinions, l'autre de telles autres [...] » (p. 57)

Les individus ne peuvent partager la même vision du monde : il faudrait pour cela qu'ils soient identiques les uns aux autres, ce qui est une contradiction dans les termes, tout individu étant par définition unique.

Il convient donc de considérer les individus dans leur singularité.

- Unité de la communauté

Chaque individu est lui-même le composant d'individus plus grands. Les individus humains entrent ainsi dans la composition d'individus plus complexes : la famille, la communauté religieuse, l'État. Chaque individu fait ainsi partie de plusieurs individus de rang supérieur, c'est-à-dire de plusieurs communautés. Une appartenance multiple qui, nous le verrons, peut être source de problèmes, de tensions.

Tous ces individus composent l'individu total, la Nature :

« Et si nous continuons ainsi à l'infini, nous concevrons facilement que la nature tout entière est un seul Individu dont les parties, c'est-à-dire tous les corps, varient d'une infinité de manière sans que change l'Individu tout entier » (*Éthique*, après II, 13, lemme VII, scolie).

L'individualité apparaît ainsi comme la structure même de la réalité, à tous les niveaux.

➔ La pensée de Spinoza ne souligne donc pas seulement la multiplicité au sein de l'individu, mais aussi l'unité de la communauté. Communauté est un individu qui, selon la définition traditionnelle de l'individu, ne peut être divisé sans être détruit.

2. La communauté politique comme individu

- Une « complexion » singulière

La communauté politique est donc pensée comme un individu. Il est donc logique que Spinoza utilise également à son propos le terme de « complexion » : « chaque nation [a] une complexion singulière, une condition propre, des préjugés à elle » (XVII, p. 134). Le concept, qui exprime ici la singularité d'un groupe constitué par l'histoire, est le même que celui qui exprimait déjà l'essence de la singularité individuelle.

Il n'est donc guère étonnant que l'on trouve explicitement exprimée dans le *TTP* la métaphore organiciste que nous avons évoquée dans notre **introduction générale** (cf. II.3. « Communauté vs société ») : vivre en société correspond, pour les êtres humains, à « s'unir en un corps » (XVI, p. 70).

Quelles sont cependant les particularités de la communauté politique par rapport à l'être humain ? Ou, pour élargir la question, comment se distinguent les différents individus ? Par leurs degrés de complexité et d'intégration (c'est-à-dire d'unité) :

Ex. pierre : peu complexe, très intégrée.

Ex. être humain : très complexe, très intégré.

Ex. communauté politique : très complexe, très peu intégrée.

Ex. Nature (Individu total) : infiniment complexe, totalement intégré (rien n'échappe aux lois de la nature).

- Le risque de la destruction

Quels sont dès lors les enjeux de ces caractéristiques de la communauté politique ?

→ la communauté politique est très complexe (ensemble d'hommes + ensemble d'institutions) : il s'agit là d'une force, d'un atout. Son individualité est très riche et lui permet une grande adaptabilité

→ la communauté politique est très peu intégrée : il s'agit là d'une fragilité, désavantage. La communauté est caractérisée par son instabilité, par un risque de dissension interne – entre les différentes communautés qui constituent l'État ; en raison également des désirs propres à chaque individu humain (contrairement par exemple aux différents organes qui composent le corps humain, qui n'ont pas de désirs différents de celui du tout).

Un risque de dissolution, de destruction travaille ainsi la communauté politique *de l'intérieur*, ce que Spinoza répète à de nombreuses reprises dans son *TTP* comme nous le verrons dans plusieurs de nos séances.

→ Ce risque ne va-t-il pas être renforcé par la liberté de philosopher que défend Spinoza pour tous les individus qui composent l'État ?